

leur épopée. Quelques récits ont été recueillis à grand-peine par des spécialistes américains qui ont dû vaincre les réticences des conteurs indiens.

M.Barbey résuma la légende de l'imprudent pêcheur et de l'huître géante, celle du corbeau qui vola la lumière chez le chef égoïste qui gardait le soleil, la lune et les étoiles dans sa maison, laissant le monde dans l'obscurité. Il raconta aussi l'histoire de Katz et de sa femme ourse. Mais ces livres à trois dimensions se dégradent et il faudrait pouvoir les analyser avant leur disparition. C'est le grand mérite de voyageurs comme M. Georges Barbey que de transmettre l'expérience acquise au cours de ses randonnées dans ces terres lointaines.

Henri LEHMANN (Paris): "La Forteresse Maya de Mixco Viejo - Centre religieux et militaire dans les montagnes du Guatemala." (18 février 1956).

En 1525, Gonzalo de Alvarado s'empara par force et trahison du centre religieux et militaire de Mixco Viejo, dans les montagnes à dix lieues au nord-ouest de la ville de Guatemala. Les survivants des huit à neuf mille Indiens réfugiés dans l'opidum furent déportés et les constructions démantelées.

Au cours d'une campagne de fouilles qui dura de décembre 1954 à juin 1955, M.Henri Lehmann, chargé du Département d'Amérique au Musée de l'Homme à Paris et chef de la mission franco-guatémaltèque, examina soigneusement le site abandonné depuis 1525, qui avait déjà attiré l'attention de quelques archéologues. Des monticules couverts de végétation au travers de laquelle apparaissaient quelques pierres furent patiemment décapés suivant les meilleures méthodes de fouilles et peu à peu les murs rectilignes remplacèrent les volumes informes des débuts. On mit au jour une pyramide à escaliers et plateforme, dont le temple avait été rasé par les Espagnols. Le procédé connu d'emboîtement de trois constructions put être suivi rigoureusement. Puis ce fut une vaste plateforme couverte de stuc, un corps de garde, une maison de prêtre avec patio et diverses constructions formant des quartiers entiers.

Ces constructions furent consolidées et réparées car aujourd'hui on ne se contente plus d'exploiter un site et de l'abandonner aux intempéries, alors que les remblais protecteurs ont été ôtés; l'art de bâtir des Indiens est assez connu pour que les architectes et les ingénieurs qui collaborent avec l'archéologue ne commettent pas des erreurs d'interprétation, du genre de celles qui firent tant de tort à la mémoire d'un Viollet-le-Duc, par exemple. Les édifices restaurés par M.Lehmann font revivre l'ancienne acropole et ce qui, hier, était un champ de ruines, devient un but touristique.

M.Lehmann présenta à la Société suisse des Américanistes un rapport de grande classe sur cette campagne de fouilles, qui fait suite à une campagne de 1953 à 1954 féconde en résultats elle aussi. Illustrée par une série de belles photographies qui défilaient presque à la cadence des images d'un film, cette communication fit revivre jour par jour le minutieux travail exigé

actuellement d'un archéologue sur le terrain. Maintenant, c'en est fini de la recherche exclusive de la "belle pièce". L'américaniste doit ajouter à ses connaissances scientifiques les soucis du maître d'état, du constructeur, de l'entrepreneur, du quartier-maître. Dans ce lieu désert, par manque d'eau, tout était à apporter par animaux de bât et les difficultés ne manquèrent pas. Mais la visite du président du Guatemala au champ de fouilles eut d'heureux résultats. Les ministères intéressés donnèrent une aide substantielle au directeur des travaux.

M. Lehmann eut encore la chance méritée de trouver, sous les soubassements de gros ouvrages, les poteries contenant les offrandes de fondation. Ces poteries peintes permirent de fixer aux XIVe-XVe siècles la date de construction des édifices rénovés.

Des publications modernes de vulgarisation - fort bien faites d'ailleurs - racontent le roman de l'archéologie. Il est utile que de temps en temps un archéologue comme M. Lehmann apporte au public, d'une manière directe et peu compassée, le récit des servitudes de sa discipline scientifique: le travail bien fait vaut toutes les aventures.

Hans DIETSCHY (Bâle): "Les Gens de la Grande Eau", séjour chez les Karaja du Brésil central.

(25 février 1956).

Le Fonds national suisse de la recherche scientifique doit être félicité d'avoir accordé une subvention à Monsieur Hans Dietschy, professeur à Bâle et vice-président de la Société suisse des Américanistes, pour lui permettre de répondre à un souhait du professeur Baldus, de São Paulo, appuyé par M. Darcy Ribeiro, directeur du Musée de l'Indien à Rio de Janeiro, tous deux spécialistes de l'ethnologie des Indiens sylvicoles du Brésil. Les travaux antérieurs de M. Dietschy l'ont fait classer au premier rang des analystes de la structure sociale des primitifs et il était normal de confier à cet expert l'étude du problème juridique autochtone de la personne indienne.

Le choix se porta sur les Karaja ou "gens de la Grande Eau" suivant le sobriquet dont les affublent leurs voisins plus terriens. Pendant six mois, l'an dernier, M. Dietschy et sa femme, sa collaboratrice, se fixèrent dans l'"Ilha do Bananal", grande comme la moitié de la Suisse, enserrée entre deux bras du rio Araguaya, affluent méridional de l'Amazone, à 1300 km à l'ouest de Bahia.

Dans un cadre géographique marqué par une brousse (mato) et une savane hostiles, et surtout par l'emprise énorme qu'est l'Araguaya, bordé par une forêt-galerie hantée par une vie aussi intense qu'invisible, jalonné de place en place par des plages de sable qui servent d'habitat aux Karajas pendant la saison des basses eaux, alors que la saison des pluies les fait vivre sur le bord supérieur du plateau, les Karajas ont édifié une société d'origine mythique, compliquée comme toute société primitive et de structure tripartite. La filiation matrilineaire et le matriar-